

MÉDITATION SUR UN BAS-RELIEF MAYA

L'art américain précolombien est à la mode ; de nouveaux ouvrages nous découvrent sans cesse un monde étrange, inaccessible, que certains ont jugé cruel et inhumain. (L'Occident décadent semble chercher auprès des primitifs une raison d'être, une émotion renouvelée qui redonne à son art un élan, une signification nouvelle.) On parle beaucoup de ces peuples disparus, de leurs civilisations extraordinaires, mais on essaie rarement de pénétrer l'homme, ses mobiles, sa spiritualité en contemplant les œuvres d'art échappées aux destructions espagnoles. La connaissance d'un peuple comme les Mayas ne sera complète que lorsque nous aurons compris le sens de ses manifestations culturelles et artistiques. Or, la civilisation de ces Indiens apparaîtra toujours hermétiquement close, tant que nous n'aurons pas délaissé notre manière de voir pour apprendre à penser comme eux, en eux. Pour saisir l'essence d'une œuvre de primitif, il faut sortir de soi-même pour adopter le point de vue du créateur, point de vue souvent très éloigné du nôtre dans sa richesse, sa complexité et sa profondeur.

Plus on étudie les premières civilisations humaines, mieux on constate qu'il est impossible de séparer chez les primitifs la vie profane de la vie sacrée ; cela est particulièrement vrai pour les Mayas. Leur vie journalière devait être vécue selon l'exemple des héros mythiques. Tout était sacré, tout participait à l'essence divine ; le mythe vivait dans

les actions de ces hommes, qui l'incarnaient et rendaient tangible, dans un reflet terrestre, sa poétique irréelle. Ce n'est que bien plus tard dans l'histoire des civilisations que le profane s'est détaché du sacré, appelant superstition ce qui était une plus subtile et instinctive compréhension du monde, et restant impassible devant ce qu'il était capable de pénétrer.

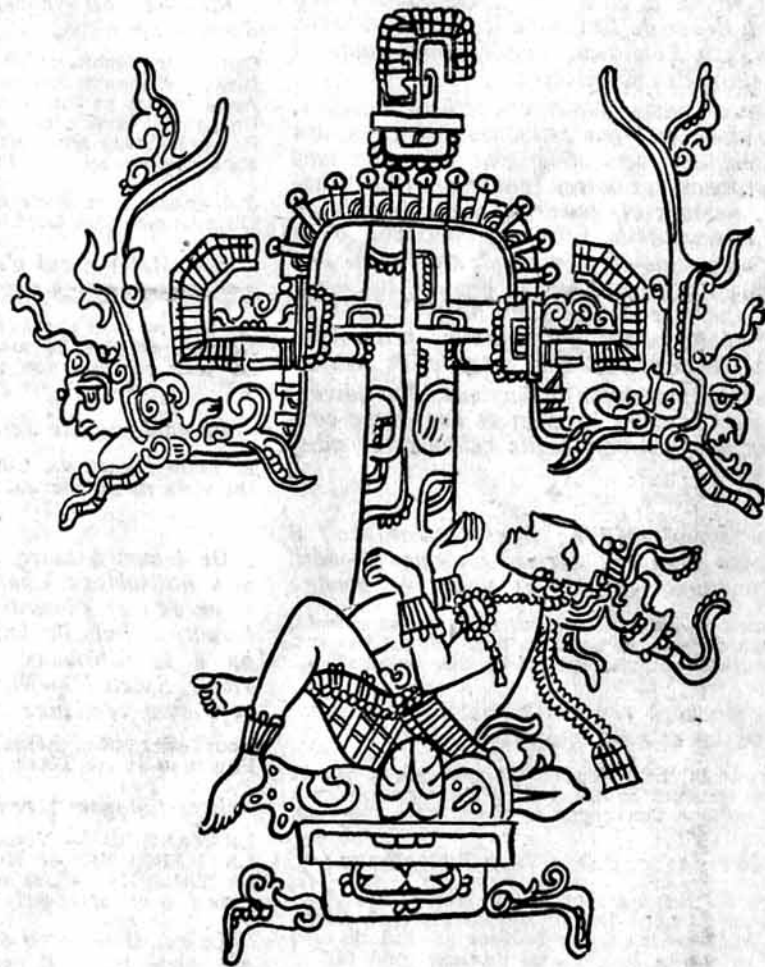
Tentons de résumer l'épanouissement de la pensée religieuse de ces Indiens, et, partant de là, de leur spiritualité générale. Les Mayas étaient des agriculteurs, leur vie se trouvait donc liée entièrement à la croissance de la plante (maïs), d'où le rôle essentiel joué par les dieux agraires dans la mythologie. La faculté d'émotion de l'homme fut donc imprégnée par la substance végétale et par le devenir de celle-ci, au point que cet homme en vint à « jouer » lui-même, au long de ses jours, le développement du maïs. Cette plante devint symbole de vie, de fécondité, incarnant le rythme du cosmos et de l'existence terrestre soumise aux alternances des saisons. Expliquons-nous. Pour les Mayas, la vie humaine joue le rôle de la plante, c'est-à-dire lui est assimilée par son essence. D'où la richesse spirituelle de cette communauté avec le végétal. L'homme, comme la plante, croît, s'épanouit et meurt ; mais dans cette mort se trouve le germe d'une renaissance, la graine dispensatrice d'immortalité. Tout homme mort n'est qu'une graine enfouie dans la terre, renfermant une vie capable

d'engendrer à son tour des milliers d'autres existences. Le Maya ne meurt que pour revivre, il n'est que le chaînon infime de la vie de l'univers perpétuellement renouvelée. Cette croyance est admirablement illustrée par un bas-relief tombal de Palenque. On y voit le dieu du maïs expirant (c'est-à-dire l'homme qui meurt, ou la graine qui tombe au sol) ; de ses entrailles jaillit avec exubérance une tige végétale qui va s'épanouir à la lumière du soleil, symbolisant ainsi l'immortalité de l'existence. La mythologie indienne possède à ce sujet un mythe suggestif ; c'est l'histoire des deux jumeaux Hunahpu et Ixbalamqué caractérisant le jeune maïs. Les jumeaux descendent aux enfers et doivent se mesurer aux dieux infernaux avant de pouvoir remonter à la surface du sol ; on reconnaît ici les épreuves que pour pouvoir subsister les grains de maïs ont à subir lors de leur séjour sous terre.

Cette conception végétale du monde se retrouve partout dans les œuvres d'art mayas. Le style de cet art rejoint celui de la pensée. La sculpture, l'architecture, surtout dans l'ancien empire, avec ses bas-reliefs tourmentés, à quelque chose de baroque et de végétal.

Comment en effet, devant ces stèles, ces statues surgissant d'un entrelacs inextricable de branches pétrifiées, ne pas songer à la forêt tropicale, grouillante, mystérieuse, où vivaient les anciens Indiens du Yucatan ?

A. Gallay.



Bas-relief d'un sarcophage (Temple des inscriptions, Palenque)
Le dieu du maïs expirant voit surgir de ses entrailles un plant de maïs symbolisant une vie nouvelle